NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 Nº 1 1926

Les lignes essentielles du freudisme

Joseph MARÉCHAL (s.j.)

p. 13 - 50

https://www.nrt.be/it/articoli/les-lignes-essentielles-du-freudisme-3224

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les Lignes essentielles du Freudisme

(Suite)

IV

« INSTINCTS DU MOI » ET « LIBIDO » (1)

1. « Instincts de vie » et « instincts de mort »

La seule contrainte externe, le heurt plus ou moins brutal des réalités, ne peut suffire à « refouler » une tendance hors de la conscience normale : il faut, pour cela, que le conflit avec l'extérieur s'intériorise, devienne le conflit du sujet avec lui-même, de la *libido* avec les autres tendances du Moi. Aussi Freud, lorsqu'on lui adressait le reproche de pansexualisme, aimait-il, jusqu'ici, à faire observer que sa théorie *exige*, à l'origine des névroses et des rêves symboliques, non une contrainte sexuelle immédiatement imposée par les réalités du dehors, mais la mise en échec des tendances sexuelles par les « instincts [de conservation] du Moi » (2), ceux-ci faisant écho, dans l'intime de l'âme, aux sommations impérieuses de la réalité ambiante. Tout n'est donc pas sexuel dans les ressorts de l'action humaine.

Freud a senti qu'il ne pouvait en rester à cette déclaration sommaire, qui ouvre autant de difficultés qu'elle en résout.

---

(1) Sommaire des articles précédents (N. R. Th., nov. et déc. 1925) : I. *Les préambules du freudisme* (Première esquisse du rôle pathogène et de la nature sexuelle de l'inconscient dans les névroses). II. *L'exploration psychanalytique de l'inconscient à travers la conscience normale,* surtout dans les *rêves* envisagés, soit au point de vue de leur mécanisme, soit au point de vue de leur contenu latent (Arrière-fond sexuel de l'inconscient). III. *Le sexualisme freudien* (Notion de la *libido,* comme principe hédonique opposé aux instincts de conservation du Moi).

(2) Voir p. ex. *Introduction à la psychanalyse.* Trad. franç. Paris, 1922, p. 429 et suiv.

Certes, à supposer que les inductions psychanalytiques soient justes, il doit arriver, dans la vie de l'enfant, un moment où deux systèmes de tendances s'affrontent en lui, c'est-à-dire où le Moi, faisant siens dans une mesure plus ou moins complète les commandements sociaux, refoule tout au fond de l'inconscient beaucoup d'aspirations sexuelles intempestives. Mais on ne voit pas très bien comment ce Moi-gendarme, investi d'une mission sociale, émanerait d'instincts étroitement individualistes. D'autre part, jusqu'à quel point les « instincts du Moi » sont-ils discernables de la *libido,* à laquelle ils doivent s'opposer ? Le conflit, où ils entrent comme partie, étant un conflit affectif, et toute affectivité remontant originairement, d'après Freud, à la *libido,* les « instincts du Moi » dépendraient-ils eux-mêmes, finalement, de cette dernière ? On voit l'imbroglio où nous sommes engagés.

Le curieux opuscule *Par delà le principe du plaisir* (1) et l'ouvrage à peu près contemporain *Psychologie collective et analyse du Moi* (2), joints à quelques pages plus anciennes (1917) de l'*Introduction à la psychanalyse* (3), permettent d'entrevoir la réponse — pas simple du tout, et grosse de conséquences théoriques — que ces questions reçoivent actuellement dans le freudisme.

Tout d'abord, parmi les principes du développement psychologique, la priorité absolue ne revient pas au « principe du plaisir » (à la *libido* sexuelle). Écartons définitivement le pansexualisme. Il faut reconnaître, dit Freud (4), qu'un grand nombre de faits observés soit dans les névroses traumatiques, soit même dans d'autres névroses ou dans la vie psychologique banale, montre au fond de notre nature une tendance tyrannique à « se répéter », sans égard au caractère agréable ou pénible de l'événement revécu. Sorte d'inertie interne, qui ramène la matière vivante, dont

(1) S. Freud, *Jenseits des Lustprinzips.* 1921.

(2) Id., *Massenpsychologie und Ich-analyse,* 1921. (Trad. franç., Paris, 1922).

(3) Conférences tenues à Vienne en 1917. Trad. franç., Paris, 1922.

(4) Voir *Jenseits,* etc.

nous sommes pétris, à ses états antérieurs, cette « tendance à la répétition » (1) est donc plus primitive, plus élémentaire en nous que l'attrait du plaisir. Une conséquence paradoxale sort de là : puisque toute vie est progrès, la tendance à la répétition freine la vie ; poussée à bout, elle réduirait l'être vivant à l'état qui précède la vie ; elle est donc, dans notre vie psychologique, un « instinct de mort ». Au contraire, dans cette même vie psychologique, la *libido* apparaît, par contraste, « instinct de vie », principe d'activité progressive : elle est bien l'*Eros* antique, vainqueur de la mort.

Renchérissant sur ces subtilités, Freud assure que la *libido* elle-même, la tendance sexuelle, sous sa triple forme — neutre, masculine ou féminine — obéit au principe de la répétition. Pour toute preuve, il nous renvoie au mythe platonicien des trois sexes, développé dans le *Banquet* ; il y voit le symbole d'une loi biologique de répétition, en vertu de laquelle l'attraction mutuelle des sexes tendrait à restaurer, par leur union, un original d'unité indifférenciée. Avouons que cette raison sybilline ne nous éclaire pas beaucoup plus que les spéculations connexes, vaguement alexandrines, sur le « retour éternel ».

2. Une difficulté nouvelle

Quoi qu'il en soit, Freud se trouve ici brusquement placé en face d'une question importune, qu'il ne peut esquiver sans compromettre la cohésion de son système. Si la *libido* est *seule* principe de vie, les instincts du Moi, qui s'opposent à l'instinct sexuel, sont donc *tous* des instincts de mort ? Évidemment, ce n'est pas possible ; et il faudra se résoudre à reviser des catégories trop tranchées.

L'amendement proposé par Freud est, en principe, fort ingénieux, encore qu'infiniment arbitraire. Il consiste à

(1) Les degrés caractéristiques n'en seraient-ils pas : l'automatisme, la « persévération » (des psychiatres) et la « régression » (freudienne) ?

réduire à la *libido* tout ce qui, dans les « instincts du Moi », serait vraiment actif, chargé d'affectivité, donc « instinct de vie ». Le reste des instincts du Moi pourra être appelé « instincts de mort » sans inconvénient pour la psychanalyse orthodoxe. Voyons ceci plus en détail.

Saisit-on la nuance qui sépare les deux attitudes suivantes : « procurer son propre bien » et « se complaire en soi » ? La première attitude est celle de l'égoïsme naturel (instinct du Moi) ; la seconde, celle du « narcissisme » (*venia sit verbo :* cette mythologie freudienne devient insupportable) : le narcissisme désigne l'état d'âme d'un sujet qui se rend objet de sa propre *libido*, terme de sa propre complaisance (1).

Or ce sont bien là les deux aspects que présentent les « tendances du Moi », en jeu dans la psychologie humaine : elles sont partie égoïstes, partie narcissiques (2). En tant qu'étroitement égoïstes, poursuivant l' « utile », elles n'intéressent guère la psychanalyse, car, pas plus que l'instinct physique de conservation chez les animaux, elles ne sont de nature à actionner les mécanismes affectifs si délicats de la censure, du symbolisme onirique ou de la production des symptômes névrotiques. C'est seulement dans la mesure où elles sont narcissiques qu'elles ont prise sur ces mécanismes, c'est-à-dire dans la mesure où elles sont la vibration même d'une affectivité capable de s'émouvoir de plaisir ou de déplaisir devant les idoles qu'elle s'est érigées dans le Moi. Mais dans cette mesure aussi, les « tendances du Moi » ne représentent plus autre chose que la *libido,* éprise du Moi. Le conflit pathogène entre la *libido* et les instincts du Moi est, somme toute, le conflit de la *libido* avec elle-même. Essayons de surprendre l'origine du conflit.

---

(1) Voir plus spécialement : *Introduction...*, chap. 26, « La théorie de la *libido* et le narcissisme ».

(2) Un Scolastique reconnaîtra ici la distinction du *bonum* — objet de l'*appetitus* — en *bonum utile* et *bonum delectabile*.

3. Naissance de l'Idéal et origines de la Censure.

La toute première phase de la *libido,* la phase auto-érotique infantile — ou même « foetale » ! — est une phase de narcissisme complet et béat : rien n'y sépare encore le Moi d'avec lui-même, rien n'y oppose encore l'amour du Moi à l'activité sexuelle (1). Cette phase, d'après la psychologie freudienne, restera, toute la vie durant, une espèce de centre attractif — soit qu'elle se prolonge dans l'inconscient à l'état dynamique d'un souvenir qui tend à se réaliser de nouveau, soit (ce qui revient peut-être au même) qu'elle bénéficie de cette mystérieuse « loi de la répétition » qui régit toute activité vitale, fût-ce la *libido* (voir ci-dessus, p. 14).

Avançons d'une étape. En décrivant plus haut le développement de la *libido*, nous avons signalé l'apparition précoce, entre la phase d'auto-érotisme et celle du « complexe d'Œdipe », d'un sentiment d'admiration de l'enfant pour son père. En réalité, ce sentiment trahit déjà un dispositif psychologique de la plus haute importance — une faculté d' « identification » (du sujet à l'objet) — sans lequel les aspects sociaux du Moi resteraient inintelligibles dans le freudisme (2). Laissons Freud s'en expliquer lui-même :

« La psychanalyse voit dans l'identification la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne. Cette identification joue un rôle important dans l'*Œdipe-complexe*, aux premières phases de sa formation. Le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce qu'il est, le remplacer à tous

(1) *Introduction..*, p. 433. Pour les développements qui suivent, nous nous appuierons principalement sur *Psychologie collective,* etc., chap. VII, « L'identification », p. 57 et suiv. — ainsi que sur les remarques formulées dans *Introduction*, p. 455 et suiv.

(2) C'est à peu près la disposition intérieure correspondant au facteur social appelé par Tarde « l'imitation ». L'identification affective entraîne — consciemment et subconsciemment — à l'imitation active.

égards. Disons-le tranquillement : il fait de son père son idéal.... Simultanément avec cette identification avec le père, ou un peu plus tard, le petit garçon a commencé à diriger vers sa mère ses désirs libidineux. Il manifeste alors deux sortes d'attachement psychologiquement différentes : un attachement pour sa mère comme pour un objet purement sexuel, et une identification avec le père, qu'il considère comme un modèle à imiter. Ces deux sentiments demeurent pendant quelque temps côte-à-côte, sans influer l'un sur l'autre, sans se troubler réciproquement. Mais à mesure que la vie psychologique tend à l'unification, ces sentiments se rapprochent l'un de l'autre, finissent par se rencontrer, et c'est de cette rencontre que résulte l'*Œdipe-complexe* normal. Le petit s'aperçoit que le père lui barre le chemin vers la mère ; son identification avec le père prend de ce fait une teinte hostile et finit par se confondre avec le désir de remplacer le père, même auprès de la mère. L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début ; elle peut être orientée aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers celle du désir de suppression (1). »

Bien que le rapport d'identification soit assez voisin de la « *libido* objective » (fixée sur un objet extérieur) et facilement même y conduise, cependant, de soi, il ne saurait être confondu avec l' « objectivation sexuelle ». L'objet « identifié », c'est « ce qu'on voudrait *être* » ; l'objet sexuel « ce qu'on voudrait *avoir* », ce dont on voudrait jouir (2). En tant qu'identifié, l'objet n'est pas un instrument de plaisir : il participe seulement, par une sorte d'investiture bienveillante du sujet, à l'amour « narcissique » de celui-ci pour soi-même : le sujet en vient à ne s'aimer soi-même qu'à travers les qualités de l'objet ; il s' « assimile » idéalement celui-ci, ou, selon une expression bizarre — qui devait évidemment tenter les psychanalystes — il absorbe l'objet par « introjection » ; on dira même, pour achever de braver le ridicule, que l'identification « se comporte

(1) *Psychologie collective*, etc. p. 57-58.
(2) *Op. cit.* p. 59.

comme un produit de la phase *orale* de l'organisation de la *libido,* c'est-à-dire de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant... On sait que le cannibale en est resté à cette phase (1). »

Il est aisé de voir que ce transfert sympathique de l'amour de soi à un objet peut devenir, pour le sujet, un principe d'enrichissement spirituel ou, au contraire, une cause d'amoindrissement : tout dépend de la valeur présentée par l'objet affectivement assimilé.

Cela posé, voici comment Freud échelonne les interventions du processus d'identification dans le mécanisme psychologique ; trois hypothèses sont possibles : « Premièrement, l'identification constitue la forme la plus primitive de l'attachement affectif à un objet [par exemple le sentiment initial de l'enfant pour son père ; tout sentiment de ce genre peut d'ailleurs dégénérer en « libido objective »] ; deuxièmement, à la suite d'une transformation régressive, elle prend la place d'un attachement libidineux à un objet, et cela par une sorte d'introjection de l'objet dans le moi [par exemple, dans l'hystérie, la substitution, au désir sexuel, d'une certaine imitation de l'objet aimé ; ou bien, l'amélioration d'un amour inférieur par le développement de sentiments d'estime, de sympathie spirituelle, etc.] ; troisièmement, l'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne, sans que celle-ci soit pour elle un objet de désirs libidineux. Plus les traits communs sont importants et nombreux, et plus l'identification sera complète et correspondra ainsi au début d'un nouvel attachement (2). »

On comprend que le processus d'identification narcissique, en introduisant en nous des *valeurs* autres que

---

(1) *Op. cit.* p. 58.

(2) *Op. cit.* p. 61. — Cette communauté affective serait la base psychologique de la solidarité sociale, surtout dans la société religieuse, où l'identification mutuelle des membres repose sur la perception de leur identification commune à un chef suprême.

celles de la *libido* jouisseuse, puisse conduire à l'établissement d'une « censure » du Moi par le Moi (1).

A cet égard, l'analyse de certaines psychoses, comme les mélancolies ou les délires d'auto-observation, est très suggestive : elle montre « qu'il existe réellement, dans le *moi*, une instance qui observe, critique et compare inlassablement, et s'oppose ainsi à l'autre partie du *moi*... [Le malade] sent en lui le pouvoir d'une instance qui mesure son *moi* actuel et chacune de ses manifestations d'après un *moi idéal* qu'il s'est créé lui-même au cours de son développement (2). » Il y a plus : « en se désagrégeant sous l'influence de la manie d'observation, [ce *moi idéal*, cette *conscience du moi*] nous révèle ses origines : influences exercées par les parents, les éducateurs, l'ambiance sociale ; identification avec quelques-unes des personnes dont on a subi le plus l'influence (3). »

En généralisant ces observations particulières, qui n'ont rien d'inattendu, Freud établit définitivement, sur la base du narcissisme, sa théorie déjà ancienne des refoulements infantiles et de la censure. L'identification affective, avec son corollaire l'imitation, est — nous a-t-on dit — la manière civilisée de « manger » ceux qu'on aime et admire, c'est-à-dire d'en attirer en soi toute l'excellence. Le Moi idéal, gardien et contrôle du Moi sexuel, se formerait, chez l'enfant, par un processus « narcissique » (ou « autistique ») d'identification avec ses parents et avec les autres éducateurs qui, les premiers, lui intimèrent les impératifs de la société humaine. On peut même dire que cette « introjection » d'un idéal extrinsèque est commandée par une exigence « narcissique » plus profonde encore que le cannibalisme affectif dont nous parlions : à savoir, le besoin instinctif de fuir l'humiliation, le malaise intime, causés par le sentiment de l'infériorité du Moi devant les contraintes étrangères ; puisque l'interdiction sociale ne peut être écar-

(1) *Introduction..*, p. 445.
(2) *Op. cit.* p. 446.
(3) *Op. cit.* p. 447.

tée, mieux vaut l'adopter, l'absorber pour ainsi dire, et faire de nécessité vertu ; aussi, au moyen du carcan légal qu'on lui impose, le Moi va-t-il se construire un Sur-moi, un Moi idéal ou un Idéal du moi : de ses chaînes, il se fait un collier d'honneur — « création, appuie Freud, effectuée dans l'intention de rétablir ce contentement de soi-même qui était inhérent au narcissisme primaire infantile (1). »

Nous admirons la sagesse de ce Moi novice, qui sait déjà chercher sa libération dans une ascèse stoïque : « sustine et abstine », résigne-toi, et « refoule ». Mais toute médaille a son revers. L'intégration supérieure du Moi, par assimilation personnelle d'un idéal, ne libère l'homme de la contrainte purement externe qu'en introduisant en lui un principe de conflit, — en lui constituant, pour son salut ou pour sa perte, une « divided soul », aurait dit W. James. Conflit inoffensif chez les sujets normaux, où il ne retentit guère que dans les rêves et dans quelques productions symboliques de l'inconscient ; conflit générateur de névroses chez les sujets prédisposés, dont le capital énergétique ne suffit plus, aux heures lourdes de la vie, à assurer la prépondérance tranquille du Moi idéal.

Quelques lignes récentes de Freud pourront servir de résumé à ce paragraphe : « Nous avons donné [à la « voix de la conscience », à l' « instance critique du Moi »] le nom d'*idéal du moi* et nous lui avons assigné pour fonctions l'observation de soi-même, la conscience morale, la censure des rêves et le rôle décisif dans le processus du refoulement. Nous disions alors que cet *idéal du moi* était l'héritier du narcissisme, dans lequel le *moi* infantile se suffisait à lui-même. Peu à peu il emprunte aux influences du milieu toutes les exigences que celui-ci pose au *moi* et auxquelles le *moi* n'est pas toujours capable de satisfaire, afin que, dans les cas où l'homme croit avoir des raisons d'être mécontent de lui-même, il n'en puisse pas moins trouver sa satisfaction dans le *moi idéal* qui s'est différencié du *moi* tout court. Nous avons établi en outre que, dans le délire

(1) *Op. cit.* p. 446.

d'auto-observation, il est possible de saisir sur le vif la décomposition de cette instance et de faire remonter ses origines aux influences des autorités, et avant tout à celle des parents. Mais nous n'avons pas oublié d'ajouter que la distance qui sépare ce *moi idéal* du *moi* réel varie d'un individu à l'autre, et que, chez beaucoup de personnes, cette différentiation au sein du *moi* n'a pas dépassé le degré qu'elle présente chez l'enfant (1). »

V

LA THÉRAPEUTIQUE PSYCHANALYTIQUE (2)

1. Coup d'œil rétrospectif

Si le lecteur veut, maintenant, jeter un regard en arrière, il pourra facilement dénombrer les éléments essentiels d'explication que la psychologie — ou la « métapsychologie » — de Freud met au service de sa psychopathologie. Ce sont :

A. Un jeu d'*éléments psychodynamiques* : 1) La tendance primitive à la « répétition », loi d'inertie, dont aucune vie (organique) ne se libère entièrement. 2) La tendance sexuelle (au sens large), ou la *libido*. Celle-ci se différencie : a) en *libido* narcissique ou autistique, qui peut être limitée à la jouissance égoïste du Moi étroitement individuel (narcissisme primitif) ou s'élargir, par « identifications » objectives, jusqu'à édifier, dans le Moi, l'Idéal du moi ; b) en *libido* hétéro-sexuelle (hétéro-érotisme).

B. Un *conflit affectif*, opposant l'Idéal du moi aux autres formes primitives, soit narcissiques, soit hétéro-sexuelles

---

(1) *Psychologie collective*, etc., p. 54-65.

(2) Notre but est d'exposer plutôt que de critiquer. Pour une appréciation médicale, accessible aux profanes, voir, parmi les travaux récents, ceux de Régis et Hesnard, Ch. Blondel, Laumonier, Pierre Janet et G. Dumas, mentionnés en tête de cet article — ou encore les *Problems in dynamic Psychology*, de J. T. Mc Curdy (Cambridge and New-York, 1923), dont le point de vue rejoint souvent celui de Rivers, *Instinct and the Inconscious* (Cambridge, 1920).

de la *libido*. Le conflit affectif est compliqué, dans ses manifestations, du fait de la « bipolarité » ou de l' « ambivalence » des sentiments élémentaires.

C. Un *refoulement* (dans l'inconscient) de la *libido* ou des tendances sexuelles, selon la mesure exacte où elles s'opposent au Moi idéal (qui est, rappelons-le, le vrai Moi social, le Moi adapté aux réalités ambiantes).

D. Des *prolongements* ou des *effets de ce refoulement*, c'est-à-dire, d'une part, la « censure » qui exclut de la préconscience et de la conscience les tendances condamnées par le Moi idéal, et, d'autre part, les contre-coups symboliques qu'ont néanmoins ces mêmes tendances, dans la préconscience et dans la conscience, soit à l'état de veille, soit pendant le sommeil.

Comment, avec les éléments que nous venons d'inventorier, Freud explique-t-il aujourd'hui l'origine spécifique des névroses, et en organise-t-il la cure ?

2. La signification du « symptôme » dans les névroses

Une fois ouverte la lutte intestine — inévitable — entre la *libido* sexuelle infantile et le Moi idéal, trois éventualités se présentent : 1° Le Moi idéal domine aisément la *libido*, c'est-à-dire adapte celle-ci, sans trop d'effort, à la réalité morale et sociale. Dans ce cas, la *libido* évolue, sans accident notable, vers la forme adulte et normale de l'instinct sexuel. 2° Le Moi idéal est débordé par la *libido* sexuelle : la tyrannie des « fixations » primitives (infantiles) de celle-ci s'impose définitivement à l'individu, qui n'évite la « névrose » qu'en tombant dans la « perversion » (voir ci-dessus p. 594). 3° La *libido* sexuelle (anormale, infantile) et le Moi sont de puissance comparable. Si la *libido* est très exigeante et la répression proportionnellement vigoureuse, le conflit intérieur devient aigu, violent même. Cette exaspération ne se produit guère, il est vrai, durant les années d'enfance ; mais facilement, plus tard, à l'occasion de circonstances défavorables, le heurt mutuel des tendances dépassera la force de résistance de l'individu ; sa santé

physique ou sa raison seront menacées. Qu'arrive-t-il alors le plus souvent ?

D'instinct, l'humaine nature fuit une lutte aussi pénible et aussi dangereuse ; la nature a horreur de la peine. De même que, dans le rêve, la nécessité biologique de protéger le sommeil amène un compromis entre l'inconscient et la censure, de même, ici, l'exigence d'un certain bien-être minimum provoque automatiquement à l'établissement d'un compromis entre la *libido* réprimée et le Moi : l'instrument de ce compromis n'est autre que le *symptôme* névrotique ; il joue durablement, chez le névropathe, le même rôle d'exutoire affectif que joue transitoirement l'affabulation symbolique du rêve. Le symptôme exprime symboliquement, par « conversion » ou « substitution », soit la satisfaction d'un désir sexuel anormal, soit, en vertu de l' « ambivalence » affective, l'aversion (inefficace) du Moi supérieur pour l'objet de ce désir (1). Comme le rêve encore, le symptôme névrotique marque un retour à des états anciens de la *libido :* il fait revivre, sous un déguisement, quelque *mode* ou quelque *objet* (2) de la sexualité infantile ; Freud dira que la « régression » est la loi la plus générale de la symptomatologie des névroses (3).

Un exemple presque schématique — que nous empruntons au professeur viennois — montrera tout à la fois le rôle secourable du symptôme névrotique et sa signification régressive. Une jeune fille souffrant de troubles nerveux déclare « ne pouvoir se marier tant qu'elle restera malade. Mais (observe Freud) nous avons tout lieu de soupçonner que c'est pour ne pas se marier... qu'elle est devenue

---

(1) On remarquera que l'opposition active à l'objet d'un désir indque la persistance de celui-ci et peut en assurer la survivance. Fixer dans un symptôme permanent le *veto* du Moi, c'est éterniser le désir même.

(2) Le véritable désir pathogène, toujours infantile, peut être dissimulé sous plusieurs couches de désirs secondaires, sexuels ou non, et ne livrer pas facilement son secret.

(3) Sur le processus de la régression dans le rêve, voir ci-dessus (N. R. Th., déc. 1925, p. 588) Cf. *Introduction..*, p. 353 et suiv.

malade (1). » Elle a éprouvé, en effet, vers l'époque de la puberté, « un attachement érotique à son père » : réveil momentané du vieux complexe d'Œdipe. Or, se marier, ce serait renoncer définitivement au père ; la jeune fille tombera malade pour éviter de devoir, en se mariant, rompre son attache secrète ; comme tant de névropathes, elle se complaira dans la maladie, qui lui fournit le moyen de caresser un désir réprimé, sans toutefois avoir conscience d'y céder.

La plupart des cas sont infiniment plus compliqués que celui-ci. Quelques-uns d'ailleurs, tels les cas de névrose traumatique, si bien observés durant la dernière guerre, ne s'expliquent pas suffisamment par les vicissitudes de la *libido*. Aucune névrose cependant, maintient Freud, ne demeure entièrement étrangère à l'étiologie sexuelle.

3. Tableau étiologique des névroses

Il serait tout à fait impossible d'entrer ici dans l'explication détaillée des symptômes névrotiques. Pour indiquer, du moins, dans quel sens s'orientent les théories psychiatriques de Freud, nous allons transcrire le tableau qu'il dresse aujourd'hui des causes de la névrose (2). On le comparerait utilement au tableau publié par lui en 1896 (voir ci-dessus, N. R. TH. 1925, p. 542).

Les conditions étiologiques, ou les causes, des névroses en général, comprennent essentiellement : 1° Un « événement accidentel » quelconque, provoquant un choc émotionnel, un « trauma », et déclanchant, en symptômes actuels, le mécanisme spécifique, encore latent, de la maladie. 2° Des « dispositions » antécédentes, provenant de « fixations » anciennes de la *libido ;* ces dispositions elles-mêmes ont une double origine : a) la « constitution sexuelle » native, dépendant sans doute, en partie, des événements de la préhistoire humaine (cf. ethnologie des

(1) *Introduction.*, p. 284-285.
(2) Les mots guillemetés sont de Freud.

primitifs) ; b) le résidu inconscient des « événements de la vie infantile » du malade (1).

Les névroses se divisent en : « névroses actuelles », « névroses de transfert » (psychonévroses) et « névroses narcissiques », ces dernières détachées de la famille des psychoses.

Le groupe des névroses actuelles *(neurasthénie, hypocondrie, névrose anxieuse)* n'a pas bougé depuis le schéma de 1896 : et leur étiologie sexuelle, plus exclusivement somatique, demeure la même. Elles ne relèvent de la psychanalyse que par le symptôme de l' « angoisse » : l' « angoisse névrotique » s'expliquerait par régression à une phase excessivement précoce de la *libido* narcissique : à l'émoi même de la naissance, cette catastrophe où sombra le bien-être pelotonné du foetus ! (2)

Les névroses de transfert *(hystérie de conversion* — conversion en symptômes ; *hystérie d'angoisse ; névrose obsessionnelle)* sont ainsi dénommées parce que leur cure psychanalytique se termine par le phénomène du « transfert » affectif, dont nous dirons un mot plus loin. Elles constituent le terrain d'opération préféré des psychanalystes, car les mécanismes de régression, de substitution symbolique, d'oscillation ambivalente, etc. y présentent une incroyable richesse de combinaisons.

Le groupe des névroses narcissiques (« autistiques » dans la terminologie de l'École de Zürich) a été créé pour arracher le plus possible leur secret aux psychoses fonctionnelles *(démence précoce ; paranoïa,* avec délire des grandeurs, délire de persécution, etc. ; *mélancolies).* Ces névroses graves, ou ces psychoses, qui offrent toutes un repliement caractéristique du malade sur lui-même, auraient pour base une régression plus ou moins directe à des états infantiles d' « auto-érotisme », de « narcissisme ».

---

(1) *Introduction..*, p. 377.

(2) *Op. cit.* p. 448, et le chap. 25. — La « régression » est poussée plus loin encore dans les effarants « rêves utérins », devant lesquels ne recule pas l'intrépide conviction des freudistes.

4. La cure psychanalytique : « transfert » et « sublimation »

Si telles sont les causes profondes des névroses, la thérapeutique psychanalytique, qui prétend poursuivre le mal jusqu'en ses racines, voit sa tâche toute tracée. En définitive, le malade est livré à la tyrannie de forces aveugles, qui s'entrebattent en lui dans une zone obscure, où sa raison ni sa volonté ne pénètrent ; eh ! bien, ramenons adroitement l' « inconscient dans la conscience » ; et transformons ainsi « le conflit pathogène en un conflit normal, qui, d'une manière ou d'une autre, finira par être solutionné » (1).

Comment dévoiler le conflit latent, protégé — nous le savons — par un feutrage épais de symboles enchevêtrés et de conflits secondaires ?

Le malade, étendu sur une chaise-longue, seul avec son médecin, qui se tient un peu en arrière, est encouragé à exprimer sans réticence, à propos de son mal, de sa vie passée, de ses rêves, de ses dispositions actuelles, etc., tout ce qui lui vient en l'esprit — cela parût-il indiscret, absurde, odieux, obscène, ridicule... Le médecin, de son côté, est très attentif aux moindres indices : il surveille les jeux de physionomie, les tics, les petites hésitations ; discrètement, il fait insister sur les points qu'il juge intéressants ; sans violenter la liberté des évocations, il ne cesse de les diriger. Somme toute, il pratique, sur un mode libre, l'expérience des « associations », que nous avons décrite plus haut. Tôt ou tard, au cours des séances (pareil traitement peut durer des mois et même des années), le psychanalyste aura noté, chez son client, des « résistances » systématiques, c'est-à-dire une répugnance marquée à s'engager ou à demeurer sur certains terrains. Ces résistances, qui s'échelonnent depuis la simple inertie évocative jusqu'au refus délibéré de s'ouvrir ou même jusqu'à de véritables ruses pour dérouter l'investigation, sont très significatives, plus significatives peut-être que les confidences ; car elles trahissent les points précis où existe

(1) *Op. cit.* p. 453.

un « refoulement ». Avec un peu d'expérience et beaucoup de divination, le médecin arrive à mettre le doigt sur la plaie et à révéler au malade la raison vraie, le « complexe refoulé », qui déterminait chaque résistance. Peu à peu, les « complexes latents » les plus profonds viennent au jour ; le conflit inconscient se démasque. Le malade, par les yeux du médecin, commence à voir clair en lui-même. Approche-t-il de la guérison ?

Pas nécessairement. Distinguons plusieurs cas.

Il peut arriver — c'est le cas le plus favorable — que tous les complexes prochainement pathogènes finissent par émerger de l'inconscient, et que le malade, appréciant sous leur vrai jour les données du problème intime qui le travaille, réussisse désormais à les mettre en bon équillibre.

Mais les névroses dont les symptômes se résolvent aussi facilement ou bien étaient bénignes, ou bien ne sont point encore guéries à fond : l'inconscient apporte rarement autant de bonne grâce à se laisser supplanter par le conscient ; la seule lumière ne guérit pas les névroses. « Nous avions cru un moment, avoue Freud, que la chose était très simple, qu'il nous suffisait de découvrir l'inconscient et de le mettre pour ainsi dire sous les yeux du malade. Mais aujourd'hui nous savons que nous étions dans l'erreur (1). » On devine pourquoi : une névrose n'est pas, originairement, une méprise spéculative, mais un trouble de l'affectivité ; la cure exigera, en tout cas, un réajustement *affectif*.

Mais il y a plus, et ceci ne se pouvait prévoir en partant des prémisses théoriques de Freud : pour aboutir à ce réajustement affectif, le traitement psychanalytique doit, normalement, traverser une phase dite « de transfert », c'est-à-dire une phase de concentration « de toute la *libido* et de toute la résistance à la *libido*... dans la seule attitude (du malade) à l'égard du médecin (2). »

« Pour dissoudre les symptômes (névrotiques), écrit Freud, il faut remonter à leurs origines, réveiller le conflit

(1) *Op. cit.* p. 455.
(2) *Op. cit.* p. 474.

qui leur a donné naissance et orienter ce conflit vers une autre solution, en mettant en œuvre des facteurs qui, à l'époque où sont nés les symptômes, n'étaient pas à la disposition du malade. Cette revision du processus qui avait abouti au refoulement ne peut être opérée qu'en partie en suivant les traces qu'il a laissées. La partie décisive du travail consiste, en partant de l'attitude à l'égard du médecin, en partant du « transfert », à créer de nouvelles éditions des anciens conflits, de façon à ce que le malade s'y comporte comme il s'était comporté dans ces derniers, mais en mettant cette fois en œuvre toutes ses forces psychiques disponibles, pour aboutir à une solution différente. Le transfert devient ainsi le champ de bataille sur lequel doivent se heurter toutes les forces en lutte (1). »

A la page suivante, Freud s'exprime plus clairement : « Le travail thérapeutique se laisse donc décomposer en deux phases : dans la première, toute la libido se détache des symptômes pour se fixer et se concentrer sur les transferts [*in casu :* les transferts au médecin] ; dans la deuxième, la lutte se livre autour de ce nouvel objet dont on finit par libérer la libido (2). »

Voici, croyons-nous, la pensée exacte du psychiatre viennois. A mesure que le psychanalyste découvre et dissout les résistances du patient, le « potentiel émotif » dévoyé, l'*Affekt* anormalement retenu par les « complexes » refoulés, adhère moins à ceux-ci ; dans la même mesure, l'*Affekt* cesse d'être attiré fatalement sur les symptômes névrotiques, qui n'ont d'intérêt que comme symboles substitutifs des « complexes » prohibés. Ceux-ci perdant leur valeur émotionnelle, les symptômes morbides perdent leur raison d'être. La maladie peut continuer automatiquement, par vitesse acquise ; mais à y bien regarder, l'*Affekt* est déjà virtuellement libéré de ses attaches morbides et le patient, en mal d'affectivité, est pour ainsi dire revenu à la croisée des chemins : il peut réengager son *Affekt* dans les voies

(1) *Op. cit.* p. 474.
(2) *Op. cit.* p. 475.

anciennes ; il peut aussi l'orienter ailleurs et lui procurer des « fixations » nouvelles. Dans ce dernier cas, on dit que le malade *transfère* la somme d'*Affekt* devenue disponible.

C'est ici, selon Freud, que le rôle personnel du médecin devient prépondérant : il se trouve là, tout à point, pour recueillir une affectivité sans emploi ; qu'il le veuille ou non, il est de plus en plus, de la part de son client, l'objet d'un attachement ou d'une hostilité anormales, décharge de tout un passé morbide. Une nouvelle névrose — une « névrose artificielle » — s'est substituée à la première : immense avantage, car cette fois, tout est clair, et le médecin tient fortement la barre. S'il n'est pas trop maladroit, il parviendra bientôt à sortir lui-même de la scène et à remettre la *libido* du malade dans la voie normale : la « maladie du transfert » aura été la dernière étape vers la guérison (1).

La cure psychanalytique n'est donc possible que grâce à l'état de dépendance affective et de haute suggestibilité où le transfert établit le malade vis-à-vis du médecin. Aussi échoue-t-elle sur les patients qui ne possèdent que peu ou point la faculté de transfert, c'est-à-dire sur les paranoïques, les mélancoliques, les déments précoces ou schizophrènes, bref sur les malades « atteints de névrose narcissique. Ils repoussent le médecin, non avec hostilité, mais avec indifférence. C'est pourquoi ils ne sont pas accessibles à son influence (2) .»

Revenons au cas des psychonévroses, ou des « névroses de transfert », qui se prêtent mieux au traitement psychanalytique.

---

(1) Le phénomène du transfert permet d'achever la cure d'un malade sans avoir acquis la connaissance certaine des « complexes » réellement vécus par lui durant son enfance. Souvent même les prétendus souvenirs infantiles des hystériques sont, Freud en convient, de pure imagination. Mais cette incertitude n'intéresse pas le traitement, l'essentiel étant, au point de vue thérapeutique, que la *libido* se détache des symptômes en se concentrant sur le médecin. — Il ne faut donc pas s'exagérer les renseignements que la psychanalyse pourra tirer des névroses pour l'histoire de la sexualité infantile.

(2) *Introduction*.., p. 467. Cf. 457.

Comment le médecin, objet du transfert affectif, pourra-t-il restaurer, chez son client, l'harmonie du Moi et de la *libido* sexuelle ? Parfois, simplement, en lui faisant reconnaître la nature infantile et le caractère déraisonnable de son attachement : c'est, substituée à l'ancien refoulement, la « condamnation » prudente et sereine de la *libido* désordonnée. Parfois, au contraire, il faudra orienter la *libido* vers des satisfactions sexuelles positives et normales. Donnons acte à Freud qu'il ne s'agit en aucun cas de conseiller au malade « de vivre jusqu'au bout sa vie sexuelle », fût-ce pour cette raison que l'on risquerait ainsi de créer un nouveau refoulement, le refoulement des « tendances ascétiques » — qui existent chez tout névrosé comme un des termes du conflit dont il souffre (1). Parfois — et ce sera la solution la meilleure — la *libido* sexuelle, détachée des symptômes, détachée de la personne du médecin, pourra être détournée sur des fins plus hautes et plus universelles : science, art, religion, bien social, politique, etc. Cette transfiguration de la *libido* par fixation sur des objets nobles, est appelée par Freud la « sublimation ». L'emploi de la sublimation n'est pas borné au traitement des névroses : elle fait la base des théories freudiennes de l'éducation, où revient perpétuellement, sous une forme ou sous une autre, le leit motiv : « sublimer (les instincts) au lieu de (les) refouler ».

Psychologiquement parlant, en quoi consiste cette sublimation ? Freud n'en indique pas explicitement le mécanisme ; mais il en fonde évidemment la possibilité sur la mobilité essentielle qu'il attribue à l'*Affekt* ou à la *libido* ; la sublimation rentre dans la catégorie des transferts. La *libido* est donc conçue, une fois de plus, comme une sorte de masse de manœuvre, captée dès l'enfance par les instincts primitifs, enlisée dans des habitudes précoces, mais, de soi, toujours susceptible d'être mobilisée et portée vers des objectifs nouveaux, absolument quelconques : personnes, choses, abstractions, etc. D'autre part, les « identifications » narcissiques, pour autant qu'elles édi-

(1) *Op. cit.* p. 451.

fient l'Idéal du Moi, ne demeurent certes pas étrangères aux voies et moyens de la sublimation. Mais Freud n'a point encore, que nous sachions, élaboré une théorie d'ensemble des rapports curieux, passablement quintessenciés, que ses derniers ouvrages font entrevoir entre l'appétit de la jouissance et l'amour du bien idéal.

Allons-nous donc revenir, par le biais de la psychanalyse, aux antiques « apories » sur l'hédonisme et l'eudémonisme, ou bien aux « questions » scolastiques les plus subtiles sur l'amour de concupiscence et l'amour de bienveillance? Freud n'aurait-il pas terminé son évolution doctrinale? De la « *libido* infantile » au « pur amour », ... *it is a long way*, et le thème ne manquerait pas de piquant.

En fait, nous possédons sur ce thème quelques variations dues à l'École psychanalytique de Zürich, séparée, depuis 1913, du groupe orthodoxe viennois. Pour le Dr Maeder, par exemple, la *libido* initiale — « élan vital », plus riche que la *libido* sexuelle de Freud — contient déjà, à côté de l'attrait hédonique, un principe d' « orientation » vers l'« idéalisation » croissante des objets aimés. Voici comment est décrite la troisième phase du développement ascendant de l'élan vital, phase supérieure, « qui se déroule sur le plan *spirituel*, alors que la deuxième phase appartenait au plan psychologique et la première au plan physiologique... Dans la phase spirituelle, le *moi* individuel subit une transformation radicale, en ce sens qu'il se sacrifie comme unité indépendante, autonome, pour entrer dans une *organisation supraindividuelle* et prendre part à une nouvelle forme supérieure de la vie ; après le corps l'âme, après l'âme l'Esprit... Cette dernière forme de l'intégration consiste à élever l'âme au dessus d'elle-même, à lui faire rompre jusqu'à un certain point les liens qui l'immobilisaient, à la rendre libre. Et c'est en effet le *sacrifice du moi*... qui fait naître la vraie liberté, *la liberté intérieure*, attribut de l'Esprit (1). »

La « sublimation » de la *libido* aboutissant au « sacrifice

---

(1) Dr A. Maeder. *Guérison et évolution dans la vie de l'âme*. Zürich, 1918, p. 51.

de soi » ! Sommes-nous encore sur la terre ferme du freudisme ? Nous n'oserions l'affirmer ; d'autant moins que Freud, comme médecin et comme psychologue, a toujours témoigné une vive antipathie pour ce genre de rêveries métaphysiques. Et pourtant, l'*Eros* des psychanalystes viennois doit, lui aussi, pouvoir engendrer le renoncement le plus sublime ; sinon, il ne mérite pas cet ample nom d' « amour » que Freud tient à lui conserver. Si l'on nous permet d'émettre une opinion, que nous n'avons pas l'espace de justifier, nous dirions volontiers que le professeur Freud, par ses théories du transfert et de la sublimation, des identifications objectives et de l'Idéal du moi, n'a élargi sa conception de la *libido* (qui avait bien besoin d'un peu d'air) qu'en y introduisant du même coup un principe antagoniste de l'hédonisme sexuel ; entraîné par sa sincérité de chercheur, il a ruiné virtuellement et peut-être « inconsciemment », de sa propre main, le « sexualisme » vulgaire de la *libido,* pour exalter, en celle-ci, l'aptitude radicale au *don de soi* ; on ne peut vraiment que l'en féliciter, dût-il goûter peu cette louange.

VI

LES APPLICATIONS EXTRAMÉDICALES DU FREUDISME (1)

Le freudisme est essentiellement une psychologie de l'inconscient. Sous cet angle partiel, il devait envisager les névroses, aussi bien que les activités psychologiques normales, comme des cas particuliers d'un même mécanisme : « L'homme sain est... un névrotique en puissance, mais le rêve semble le seul symptôme qu'il soit capable de for-

(1) Voir à ce sujet, outre les ouvrages de Régis et Hesnard, de Ch. Blondel et de Laumonier, cités plus haut, l'article de Freud : *L'intérêt de la Psychanatyse. I. Son intérêt pour la psychologie. II. Son intérêt pour les sciences non psychologiques.* (Scientia, 1916, fasc. 5 et 6). — Pour donner une idée complète du mouvement psychanalytique (nous

mer... La différence entre la santé nerveuse et la névrose n'est... qu'une différence portant sur la vie pratique et dépend du degré de jouissance et d'activité dont la personne est encore capable... Il s'agit donc d'une différence d'ordre quantitatif et non qualitatif (1). »

Parcourons rapidement le terrain immense que la psychanalyse — cette « métapsychologie » (2) — revendique pour sien en dehors même du domaine proprement médical.

1. Psychologie différentielle

On a désigné de ce nom l'application des lois de la psychologie générale aux diverses expressions synthétiques de l'activité humaine ; la psychologie différentielle — ou la « psychologie des différences individuelles » — manie donc, non seulement des *fonctions* ou des *formes* innées, mais des *groupements fonctionnels* acquis et des *contenus*.

Or, justement, la psychanalyse, à la différence de la

---

n'avons pas cette prétention) il faudrait dépouiller une « littérature » considérable, comprenant, non seulement des livres et des brochures, mais d'innombrables articles de Revues publiés en divers périodiques psychologiques ou médicaux, et aussi dans des recueils spécialement consacrés à la psychanalyse, p. ex. *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* (Bleuler et Freud), Leipzig-Wien, depuis 1909. — *Zentralblatt für Psychoanalyse* (Freud ; à partir du vol. III, W. Stekel). Wiesbaden, depuis 1910. — *Imago* (Freud). Wien, depuis 1912. — *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* (Freud). Leipzig-Wien, depuis 1913. — *Psychoanalytical Review* (White and Jelliffe). New-York, depuis 1913. — *Psychologische Abhandlungen* (Jung et école de Zürich), depuis 1914. — On peut se faire quelque idée de la production psychanalytique par le *Bericht über die Fortschritte der Psychoanalyse in den Jahren 1914-1919* (Internat. psychan. Verlag, 1921). L'« International psychoanalytical Association » a pour organe officiel *The international Journal of Psycho-Analysis* (London), dirigé par S. Freud et E. Jones. — Le « Congrès psychanalytique international », groupant les sociétés régionales de psychanalyse, vient de tenir sa 9e réunion, en septembre 1925, à Bad Homburg, en Allemagne : les comptes-rendus de ces Congrès donnent l'impression d'une extension continue du mouvement inauguré par Freud.

(1) *Introduction*.., p. 477.

(2) Cf. Hitschmann, *Die Neurosenlehre Freud's*. Leipzig, 1913.

psychologie ordinaire, n'isole pas les fonctions psychologiques communes, des *contenus primitifs* où s'amorce et commence de se nuancer la vie personnelle. Pour estimer l'évolution concrète d'un esprit, il n'est pas indifférent, dit-elle, qu'il soit entré dans le courant psychosocial sous le signe de Narcisse ou sous le signe d'Œdipe, ou sous l'influence prépondérante d'une des constellations secondaires de l'œdipisme ou du narcissisme. Inappréciable trouvaille, n'est-ce pas, que cette simple remarque ! Elle donne une base scientifique à la psychologie individuelle. Là où le menu peuple des psychologues en est encore à collectionner et à classer le moins mal possible des faits irréductiblement complexes, le psychanalyste aborde avec assurance l'explication causale : devant les portes closes d'une psychologie vécue, et rebelle à la généralisation scientifique, il récite la rhapsodie des premiers exploits de la *libido* comme on prononcerait un « Sésame, ouvre-toi ». Et quelles révélations n'a-t-il pas à nous faire ! Les formes les plus variées de l'amour normal — et de l'autre — il en connaît les racines lointaines (Freud, *passim ;* Wittels, 1909, 1912) ; — il sait pourquoi les femmes se répartissent entre un type « maternel » et un type « sexuel » (Freud, 1905 ; Maeder, 1910) ; — il lit, comme à livre ouvert, dans les phases « libidineuses » que traverse le nourrisson, les origines les plus secrètes du caractère de l'adulte (Freud, 1908) ; — il remonte aux sources infantiles du génie (Freud, 1909, 1910), à celles de la criminalité sexuelle (Wulffen, 1910) ou du parricide (Storfer, 1910 ; Freud, 1920, 1921) ; — son œil discerne, jusque dans les petites passions de l'homme fait, dans la passion du boire et du manger, dans la manie de fumer, de mâchonner un bout de crayon, les stigmates d'un « autoérotisme » primitif, boulimique ou suçotant (Freud, 1904) ; — il dénonce les attaches érotiques de la sympathie et de l'antipathie, du « rapport » hypnotique et de la suggestion (Freud, 1917, 1921, 1923) ; il recueille même, dans les

procédés symboliques du rêve, les éléments d'une théorie du comique (1).

2. Religion, Art, Philosophie

Parmi les terriens que nous sommes, il en est — paraît-il — qui se plaisent à vivre dans la lune. Freud les appelle des « introvertis ». Ceux-ci, qu'il ne faut pas confondre avec les « introvertis » de Jung et de l'École de Zürich, se distinguent par la propriété de détourner leur *libido* des satisfactions réelles, pour la reporter toute sur les bulles irisées de l'imagination : ils conjuguent le verbe « sublimer » selon les trois modes de la religion, de l'art et de la philosophie.

C'est surtout dans « Totem et Tabou » (1920) et dans « Psychologie collective et analyse du Moi » (1921) (2) qu'on cherchera l'exposé de la *psychologie religieuse* de Freud. Elle s'attache avec prédilection aux origines brumeuses du sentiment religieux, retrouvées à la fois, au point de vue ethnologique, dans les conceptions totémiques des primitifs, et, au point de vue individuel, dans les « complexes parentaux » du jeune enfant (« complexe d'Œdipe » et « complexe du père »). L'arrière-fond de cette psychologie religieuse est une histoire de sauvages : la terrifique histoire du « Père », chef de horde, despotique et jaloux, admiré, révéré, redouté, puis tué et mangé par ses fils, lesquels ensuite, pris de remords, l'idéalisent, le divinisent, l'honorent symboliquement dans le « totem » qui perpétue son souvenir, et enfin — saluons la naissance de la morale — mettent en interdit (rendent « tabou ») l'objet des désirs

---

(1) S. Freud, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*. Leipzig-Wien, 1905. — Adler, le dissident viennois, a publié une *Praxis und Theorie der Individualpsychologie* (1920), et Jung, à Zürich, une étude sur les *Psychologische Typen* (1921).

(2) Ces livres reprennent et développent un fonds d'idées déjà présentées dans trois ou quatre mémoires de la revue *Imago* (1912-1913). — Voir aussi, pour l'École de Zürich, Jung : divers travaux et *Psychologie de l'inconscient*. Zürich, 1919.

incestueux, causes premières de l'effroyable drame familial. Mis en goût par ce roman préhistorique, inspiré de Frazer, Freud en vient, à travers une cascade d'analogies superficielles et de substitutions audacieuses, à interpréter comme autant d'échos de l'œdipisme initial de l'humanité, non seulement quelques contes barbares, ou le mythe d'Attis et de Cybèle, ou la légende de Mithra, mais le sacrifice du Christ sur la croix et la communion eucharistique. Les ethnologues sérieux ne se sont guère montrés accueillants pour ces fantaisies.

A côté de l'aspect moral et rituel, la religion présente un aspect plus spécialement mystique, où triomphe le procédé de sublimation par « introversion ». Ici aussi, les travaux qui se réclament de la psychanalyse commencent à se multiplier. Quelques phénomènes semblent attirer davantage l'attention : la *conversion* (1) ; les *états mystiques,* élevant leur bénéficiaire au moins jusqu'à une certaine « conscience cosmique » (2) ; enfin, l'« *érotomanie* », réelle ou supposée, de personnages appelés à tort ou à raison mystiques (3). En dehors de ces thèmes, mentionnons surtout des travaux sur la symbolique du mysticisme (4) et quelques biographies

---

(1) Récemment, le professeur SANTE DE SANCTIS (Rome), dans son ouvrage *La conversione religiosa. Studio-biopsicologico* (Bologna, 1924), a utilisé assez largement les théories psychanalytiques de la sublimation. Sur ce sujet, et sur plusieurs autres points concernant la psychanalyse, voir la brochure intéressante et judicieuse du P. F. M. GAETANI S. J., *La psicanalisi* (Rome, 1925), surtout p. 50 et suiv.

(2) Par ex. MOREL, *Essai sur l'introversion mystique.* Genève, 1918 — ou la brochure de MAEDER, *Guérison et évolution dans la vie de l'âme.* Zürich, 1918.

(3) A cet égard, et bien que l'auteur ne fût pas lui-même « psychanalyste », le mémoire de FLOURNOY : *Une mystique moderne* (*Arch. de Psychologie*, XV, Genève 1915) a été fort exploité. — Le thème de l' « érotomanie » mystique avait été mis à la mode par des auteurs indépendants de Freud, entre autres par Leuba (1902) ; il fut repris, aux États-Unis, par Leuba lui-même (1924), par Schroeder (1907, 1913), Cohen et d'autres. On sait que les psychologues catholiques ne sont pas seuls à trouver cette thèse insoutenable, surtout dans sa teneur générale.

(4) Par ex. H. SILBERER, *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik.* Wien-

psychanalytiques, par exemple celle du piétiste Zinzendorf (Pfister, 1908, 1910) ou de l'illuminé Swedenborg (Hitschmann), celle de S. François d'Assise (Riklin, 1914) ou de S. Augustin (Achelis, 1921), etc. (1).

Pour Freud et ses disciples, toute mysticité dérive, par sublimation, des inévitables « complexes » sexuels primitifs : le mysticisme religieux, bien que s'entourant de précautions ascétiques contre la *libido,* ouvrirait à celle-ci un ordre de satisfactions « imaginatives » très épurées dans leur objet, sinon toujours dans leur mode psycho-physiologique.

Les *artistes* forment un second groupe d' « introvertis ». Eux aussi, en tant qu'artistes, « subliment » la *libido.* Leur tempérament esthétique, enraciné dans le complexe général d'Œdipe, en refléterait principalement les aspects « maternels » (2), et garderait en outre une forte propension « autistique » ou « narcissique ». Sur cette trame banale, que nous connaissons, le freudisme brode une psychologie de l'art dépourvue, hélas, de grâce légère. Malgré tout, on peut trouver la psychanalyse moins déplacée sur le Parnasse que sur le Calvaire ou le Thabor.

Les travaux publiés sont, ici, particulièrement abondants. Répartissons-les en trois classes : D'abord, des exposés généraux, par exemple l'article de Freud sur l'inspiration poétique (*Der Dichter und das Phantasieren,* 1908), ou bien

---

Leipzig, 1914. (Le mot « mystique » y est pris dans un sens extrêmement étendu).

(1) W. Achelis. *Die Deutung Augustins, Bischofs von Hippo,* 1921. Les étranges conceptions développées dans cet ouvrage ont la prétention d'éclairer, à travers la psychologie personnelle de S. Augustin, l'histoire même du développement dogmatique dans le christianisme. — M. R. H. Thouless, dans son livre très pondéré (d'inspiration anglicane) *An introduction to the Psychology of Religion* (Cambridge, 1924), a cru devoir, en plusieurs chapitres, tenir compte des idées freudiennes sur les origines psychologiques du sentiment religieux. La tentative vaut d'être notée comme un signe des temps. — Signalons aussi, du côté anglican, des essais assez timides d'utilisation « pastorale » de la psychanalyse ; p. ex. un article curieux de L. Dewar, B. D. (*Psychology and the confessional,* dans Theology, XI. nov. 1925, p. 263-275).

(2) S. Freud, *Totem et tabou.* Trad. franç., p. 215.

les ouvrages de Rank (*Der Künstler. Ansätze zur Sexualpsychologie*, 1907), de Stekel (*Dichtung und Neurose,* 1908), de Reik (*Dichtung und Psychanalyse,* 1912), etc. En second lieu, des études monographiques d'artistes ou d'écrivains : p. ex., Léonard de Vinci (Freud, 1910), G. Segantini (Abraham, 1909), F. Hodler (Maeder, 1916), Kleist (Sadger, 1908), Gogol (Kaus, 1912), K. Spitteler (Sachs, 1913). Enfin des interprétations d'œuvres, choisies presque toutes dans la littérature d'imagination : le genre est suffisamment caractérisé par ce titre d'un livre de O. Rank (*Der Inzestmotiv in Dichtung und Sage*, 1912) ; nous citons au hasard, parmi les œuvres qui subirent le « traitement psychanalytique » : quelques opéras de Wagner : *Lohengrin* (Rank, 1911), *Parsifal*, la *Tétralogie* (Mensendieck) ; — *Hamlet* de Shakespeare (Jones, 1910) ; — le thème du « choix de la cassette », dans le *Marchand de Venise* du grand dramaturge anglais (Freud, 1913) ; — la *Tentation de S. Antoine,* de Flaubert (Reik, 1912) ; la *Gradiva* de W. Jensen (Freud, 1908) ; — la *Salomé* d'O. Wilde (Coisat, 1914) ; — ou bien, parmi les peintures, *Le rêve du prisonnier* de Moritz v. Schwind (Freud, 1900) et la *Cruche cassée* de Greuze (Stoker, 1921), etc.

Dans le triptyque freudien des « introvertis », les *philosophes* ou les métaphysiciens peuplent le troisième compartiment. Non moins que les précédents, ils refoulent et « subliment » leur *libido,* ils se complaisent dans le rêve intérieur qu'elle alimente, et enfin projettent celui-ci sur le monde du dehors. Le Dr Laumonier (1) résume l'idée freudienne de la « philosophie » en deux phrases gravement balancées, qui deviennent délicieuses dès que l'on y glisse un rien d'impalpable ironie : « La libido du *moi* [chez les métaphysiciens] projète dans le monde extérieur, non plus des formes plastiques [comme font les artistes], mais des abstractions,... auxquelles le *moi* donne une réalité objective, de telle sorte que le monde se trouve construit d'après la pensée intérieure détachée du contingent et du positif. A

(1) *Le Freudisme*. Exposé et critique. Paris 1925, p. 111.

ce travail de la pensée et de l'imagination peuvent participer non seulement une certaine logique, mais aussi des données exactes capables de fournir un point de départ à la conception artificielle, rapprochant ainsi la métaphysique du délire d'interprétation et de la démence paranoïde, dont les constructions ne sont pas parfois sans analogie avec celles de certains systèmes philosophiques. »

Que les philosophes se rassurent : pour eux, l'invasion psychanalytique n'est point encore menaçante. Outre des généralités de Freud, dans « Totem et tabou » et des considérations plutôt psychologiques de Ferenczi sur « les degrés d'évolution du sens de la réalité » (1913, 1916), on ne signale guère qu'une étude sur Platon (Winterstein) et une autre sur Schopenhauer (Hitschmann). A quand la psychanalyse d'un Spinoza ou d'un Hegel ?

3. Psychologie collective

Le freudisme s'intéresse de plus en plus aux aspects sociaux de la psychologie. Déjà l'analyse des contenus symboliques du rêve et des névroses empruntait quelques éléments à une sémantique universelle, où la linguistique comparée rejoignait la mythologie comparée et l'anthropologie comparée. D'autre part, les premières différentiations de la *libido* (le « complexe d'Œdipe », etc.) dépendent essentiellement du milieu familial, « cellule sociale » ; l'intervention de la censure est un fait éminemment social dans ses causes et ses résultats ; les sublimations, qu'elles soient du type narcissique ou du type altruiste, ont supposé ou développent des relations plus ou moins étendues avec l'entourage et présentent donc toujours des caractères sociaux ; on pourrait même dire que la meilleure originalité de la psychologie freudienne, c'est de ne point séparer le psychisme individuel d'un psychisme social élémentaire.

Sous ce rapport, le livre de Freud : *La psychologie collective et l'analyse du Moi* (1921. Trad. franç. 1924), bien que ce ne soit encore qu'une esquisse, apporte un complément nécessaire à ses travaux antérieurs. Nous avons dit

comment les processus d' « identification » sont rattachés par lui au narcissisme : ils deviennent le germe de l'unité multiple des liens sociaux — soit dans la société en général, soit dans des sociétés limitées, comme l'armée ou l'Église. A côté d'un petit jeu de concepts, qui n'explique peut-être pas grand chose, Freud présente là quelques idées intéressantes. Mais pourquoi provoquer les mauvais plaisants en parlant de « la structure libidineuse de l'armée » (1) ?

Concernant la mythologie, les légendes primitives et le folklore, les travaux des psychanalystes sont fort nombreux, ingénieux et instructifs parfois, souvent bien extravagants. Dans le défilé des auteurs figureraient d'abord : Freud en personne, dissertant sur le mythe d'Œdipe *(Traumdeutung,* 1900, et ailleurs) ; K. Abraham, sur le mythe et le rêve (1909) ; Jung, sur le développement symbolique de la *libido* (1911) ; Maeder, sur la symbolique comparée des « légendes, contes, usages et rêves » ; Lorenz, sur le « motif des Titans » (1913) ; enfin et surtout, Rank, qui, depuis son étude sur « le mythe de la naissance des héros » (1909), se plaît à habiter le royaume de la fable.

Le problème, plus prochain, des « caractères nationaux » fut traité — aux dépens de quelques originalités d'outre-Atlantique et d'outre-Manche — par deux psychanalystes de marque, Jung et Maeder : parfois on ne sait trop s'ils entendirent faire œuvre de savants ou de caricaturistes.

4. Morale et éducation

Le point de vue médical freudien est évidemment trop incomplet pour fonder une éthique. Si l'on interrogeait Freud sur l'origine historique des préceptes moraux, il la rapporterait probablement aux seules influences sociales (largement comprises) ; exclurait-il par là l'hypothèse de normes et de sanctions d'un ordre transcendant ? nous croirions plutôt qu'il refuserait d'envisager l'aspect métaphy-

(1) *Op. cit.* p. 42. La note explicative du traducteur — dont on comprend l'embarras — était bien nécessaire ; elle reste insuffisante.

sique du problème, pour réserver son attention à l'aspect psychologique et technique. A ce point de vue limité — qui est celui du naturalisme — une règle unique s'impose à toute discipline intérieure : respecter la valeur biologique et la destination naturelle des instincts. Règle qui vaudra, en pratique, ce que vaut l'idée que l'on professe sur la nature et les exigences légitimes de nos tendances natives. A cet égard, une certaine diversité règne parmi les psychanalystes : Freud, Ferenczi, Jones ne pensent pas exactement comme pensait Adler, le premier dissident de l'École viennoise ; ni comme pensent, en Suisse, le pasteur Pfister, ou Jung, ou Maeder et Bircher ; ni comme pensent plusieurs psychanalystes anglo-américains ; moins encore comme pense un groupe de psychologues et pédagogues genevois, dont l'attitude, devant les méthodes psychanalytiques, est à la fois indépendante et bienveillante.

Pour les freudiens orthodoxes, qui bornent leur horizon aux évolutions de la *libido,* la seule partie de la morale intéressant directement la psychanalyse est la morale sexuelle, c'est-à-dire celle qui trace, au double point de vue individuel et collectif, les règles de l'orientation positive, de la répression prudente, de l'usage normal et, éventuellement, de la sublimation des tendances sexuelles. De cette morale hygiénique et sociale, dépourvue d'un principe d'obligation et très incomplète dans son objet, il n'existe que des fragments, dispersés à travers les grands ouvrages de Freud ou dans quelques livres et articles spéciaux, dont la préoccupation dominante ressort des titres mêmes : *Zur sexuellen Aufklärung der Kinder* (Freud, 1907) ; ou bien *Die « kulturelle » Sexualmoral und die moderne Nervosität* (Freud, 1908) ; *Das sexuelle Problem in der Erziehung* (Adler, 1905) ; *Sexualpädagogik und Sexualabstinenz* (Körber, 1911) ; *Aus dem Seelenleben des Kindes* (Hug-Hellmuth, 1913) ; *Heilen und Bilden* (Adler et Furtmüller, 1914), etc.

On le voit, il n'y a pas de démarcation bien nette entre la morale freudienne, — à peine existante comme morale théorique — et les problèmes techniques de l'*éducation* (ou de la rééducation, dans les névroses). Mieux qu'une éthique

freudienne, il est possible de définir une pédagogie freudienne. L'expression la plus développée en a été donnée par M. Pfister, pasteur à Zürich, dans une série de conférences faites en 1916, et réunies en volume sous le titre : *La psychanalyse au service des éducateurs* (1) : c'est le freudisme dans ce qu'il a d'essentiel, mais exprimé en termes plus décents, un peu corrigé de l'obsession du sexuel, et dégagé de l'atmosphère naturaliste assez épaisse qui entoure les œuvres du médecin viennois (2). De cet essai — bien optimiste ! — d'adaptation chrétienne de la psychanalyse, on peut rapprocher, quant au respect de la morale commune, le livre plus populaire, plus terre-à-terre aussi, mais anodin, d'un auteur américain, J. Ralph (3) : freudisme atténué, réduit à une collection de recettes psychologiques, moins neuves pour le fond que par les étiquettes dont on les décore.

Dûment filtrée, la pédagogie de Freud a trouvé un accueil sympathique dans plusieurs milieux non inféodés à la psychanalyse officielle, p. ex., à Genève, chez T. Flournoy, chez les professeurs E. Claparède, C. Baudoin, P. Bovet ; aux États-Unis, chez Stanley-Hall et d'autres. Par contre, des pédagogues éminents, éloignés de l'idéal chrétien, comme W. Stern (4), ou protestants croyants

(1) Trad. franç. de P. Bovet. Berne, 1921. Voir aussi : O. Pfister, *Die psychanalytische Methode*. Munich, 1913, et *Au vieil Évangile par un chemin nouveau. La psychanalyse au service de la cure d'âme*. Trad. P. Bovet. Berne, 1920.

(2) Plusieurs auteurs catholiques ont émis sur la pédagogie de Pfister une appréciation sévère. P. ex. J. Lindworsky S. J., *Die Psychanalyse, eine neue Erziehungsmethode*. Stimmen der Zeit, vol. 90, 1915. — L. Bopp. *Moderne Psychanalyse, katholische Beichte und Paedagogik*, 1923. (Voir une intéressante adaptation néerlandaise de ce livre, publiée sous le titre « *Psycho-Analyse en kath. Opvoedkunde* », par F. Van Goethem, avec Préface du Prof. A. Michotte. Louvain, 1924). N. B. Au point de vue catholique, ce ne sont pas seulement quelques exagérations psychanalytiques de Pfister qui appellent des réserves, mais aussi ses préjugés protestants.

(3) J. Ralph. *Connais-toi par la psychanalyse*. Trad. franç., Paris, 1924.

(4) *Die Anwendung der Psychanalyse auf Kindheit und Jugend*. (Zeitschrift für angewandte Psychologie, VIII, 1914).

comme W. F. Foerster (1), se montrèrent infiniment moins favorables à la « psychanalyse éducative », ou « pédanalyse », dont les risques psychologiques et moraux pour l'enfant les effraient à bon droit. Freud eût-il théoriquement raison dans sa conception de la *libido* infantile, que l'on frémirait encore à la pensée qu'un primaire quelconque, bien intentionné, mais l'imagination farcie de « complexes incestueux » ou « narcissiques », s'avisât, pour en retrouver la trace présumée, de déplier sans délicatesse l'âme des petits (2).

CONCLUSIONS

En définitive, quel jugement porter sur la psychanalyse de Freud ? demanderont plusieurs de nos lecteurs. Ce n'est point à nous à le leur dicter. En plus d'un point, les lois strictes de la morale spiritualiste et les hautes convenances de la modestie chrétienne trancheront indubitablement, pour eux et pour nous, la question. Ailleurs, une certaine divergence d'appréciations reste possible, non seulement entre honnêtes gens, mais entre bons chrétiens : la raison en est surtout qu'il y a plusieurs manières d'entendre la doctrine et la pratique de la psychanalyse.

1. Le freudisme pris intégralement — fond, forme et *ton* — c'est-à-dire considéré, non seulement dans ses éléments doctrinaux sévèrement définis, mais aussi dans le contexte imaginatif et affectif qui leur prête, aux yeux de beaucoup,

---

(1) *Psychoanalyse und Paedagogik* (Oesterreich. Rundschau, XXXV, 2. Cité par Lindworsky, *loc. cit.*)

(2) Le danger et l'inconvenance d'une exploration des « complexes sexuels », chez les enfants, sont évidents : la « pédanalyse » (entendue au sens freudien) ne peut être tolérable que pratiquée avec un tact parfait, dans des cas exceptionnels, pathologiques. Nous avouons que l'expression extrêmement modérée que nous donnons ici à notre réprobation ne serait plus de mise si nous avions en vue certains malfaiteurs odieux, prétendus éducateurs, dont les aberrations « panérotiques », renouvelées du paganisme grec, cherchent volontiers un appui dans le freudisme.

l'attrait d'une nouveauté perverse, ce freudisme-là nous paraît incontestablement un faux-pas psychologique et une erreur pernicieuse. Bien qu'il n'affiche aucun *credo* philosophique, son inspiration pratique est celle de l'évolutionnisme matérialiste. S'il ne vise point à l'immoralisme sexuel, mais à une sexualité normalement développée (1), il est, en fait, redevable d'une part trop grande de son succès à la connivence des bas instincts et des curiosités malsaines. Devant ce reproche, certains psychanalystes — que nous croyons sincères autant que le maître viennois lui-même — crient à la calomnie, ou du moins au malentendu. Hélas, Freud, et surtout quelques-uns de ses disciples, par leur manie de froisser les pudeurs les plus légitimes (ce qui est tout autre chose que d'ignorer délibérément les pruderies), par leur abus systématique des métaphores et des allusions empruntées à la sphère « génitale », par leur hantise du « sexuel » au sens vulgaire de ce terme, perpétuent eux-mêmes les malentendus dont ils se plaignent. Bref, si le noyau scientifique des idées freudiennes était inséparable de la « frange » odieuse qu'elles traînent après elles, le tout serait franchement détestable.

2. On doit reconnaître toutefois que le freudisme, dans la mesure où il peut être dégagé de cette gangue fâcheuse et réduit en un système de concepts précis, échappe à un verdict aussi sommaire.

Sa hardiesse, son ampleur, et, jusqu'à un certain point sa cohérence interne sont indéniables. Son exagération même à souligner le dynamisme des instincts aura bien servi la science psychologique, en la stimulant. Sa construction ingénieuse des mécanismes de l'inconscient prend au moins la valeur d'une hypothèse psychologique discutable; c'est-à-dire digne d'être discutée : elle est passible de beaucoup d'objections, mais, d'autre part, elle permet d'in-

(1) Qu'on n'applique pas cette réserve bénigne à certaine littérature psychanalytique de bas étage, dont Freud n'est pas « scientifiquement » responsable.

terpréter des faits qui se dérobent actuellement à toute autre explication.

Reste le point le plus délicat : la nature du *contenu* de l'inconscient. Une place trop exclusive n'y est-elle pas faite aux « complexes » sexuels ? Personne ne met en doute l'intervention très large de l'instinct sexuel parmi les facteurs de la vie psychologique normale et anormale ; et ce n'est pas même, croyons-nous, sur une question de plus ou de moins que l'on chicanerait tellement, à ce sujet, le freudisme. En réalité, la sexualisme freudien, que nous avons défini plus haut, affirme infiniment plus, et autre chose, que la simple fréquence du « motif sexuel ».

D'expresses réserves s'imposent ici. Nous ne sommes pas seul à les formuler. On remarquera que le sexualisme intransigeant fut l'écueil où se brisa, à plusieurs reprises, l'unité de l'École psychanalytique. Et parmi les savants du dehors, les plus favorables à Freud tiennent à se séparer nettement de lui sur la thèse malencontreuse de la « sexualité infantile », clef de voûte de toute sa doctrine de la *libido* (1).

---

(1) Citons, en passant, un ou deux témoignages particulièrement significatifs à cet égard. Le Dr E. Bleuler, professeur de psychiatrie à Zürich, qui a dirigé avec Freud une revue de psychanalyse, écrit, dans un ouvrage assez récent (nous traduisons) : « Freud admet qu'après la première enfance, les orientations anormales de l'instinct sexuel, qui existeraient, selon lui, chez tout enfant, sont refoulées, et qu'avec elles les autres événements de cette période se trouvent entraînés dans l'inconscient. Je n'aperçois aucune raison satisfaisante en faveur de cette opinion. » (*Naturgeschichte der Seele und ihres Bewusstwerdens*. Berlin, 1921, p. 105. Voir ailleurs, p. ex. p. 265, p. 300 note, p. 301, des réserves analogues sur la constitution de l'inconscient par du sexuel refoulé). — Le psychologue genevois bien connu, E. Claparède, écrit de son côté : « La libido [d'après Freud] serait un processus sexuel mais non génital. Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Qu'est-ce qu'un processus qui reste sexuel sans avoir plus rien affaire avec l'instinct de reproduction ? Car précisément le sexuel se définit par son appartenance, organique et fonctionnelle, au système de reproduction. Et je ne vois pas d'autre définition possible. Enlever ce critère à la notion du sexuel, c'est ne plus savoir ce que parler veut

On conçoit ces répugnances. Parler de « perversion sexuelle », de « narcissisme », de « complexe d'Œdipe », d' « attaches incestueuses », chez le nourrisson, c'est plus qu'un abus de mots : un non-sens. Car de pareilles expressions, si on leur conserve une signification distincte, l'empruntent tout entière à des désordres spécifiquement « génitaux », — absents, d'après Freud lui-même, chez le très jeune enfant. Supprimé l'élément génital, que reste-t-il de la *libido* infantile, sinon l'éveil d'une faculté de jouir et d'une affectivité banales (quelque chose comme l' « appétit sensible » ou la « passion », dans la terminologie scolastique), qui n'ont rien à voir encore avec la différence ou l'indifférentiation des sexes ? Cette affectivité primitive, riposte Freud, évolue vers l'instinct sexuel proprement dit : elle est donc (?) sexuelle. On rétorquerait aisément ce sophisme par cet autre, ni plus ni moins plausible : l'affectivité primitive se développe en tendances non-sexuelles : elle n'est donc pas sexuelle. Après tout, observe le Dr Blondel (1), « parce que le fœtus deviendra un homme, ce n'est pas une raison pour le déclarer immédiatement apte au service militaire ».

Nous ne voudrions pas, néanmoins paraître rejeter en bloc les observations positives de Freud sur une intervention précoce de la sexualité. Nous le voudrions d'autant moins, qu'en dehors même de l'atmosphère des cliniques, le simple psychologue, au cours d'expériences d'associations ou d'analyses de rêves dirigées à un tout autre but, rencontre parfois, à sa surprise, des groupes d'indices difficilement explicables en dehors d'une « fixation » prématurée et anormale de tendances sexuelles, et nous entendons sexuelles au sens ordinaire de ce mot. Les cas d'apparence « freudienne » ne sont donc point un mythe ; mais que conclure de là ? Tout impressionnants soient-ils, ces cas demeurent sporadiques : rien n'indique qu'on puisse

dire. » (S. Freud. *La Psychanalyse.* Cinq conférences, etc. Trad. Le Lay, Paris, 1921. Introduction de Claparède, et note additionnelle, p. 71).

(1) *La psychanalyse*, Paris, 1924, p. 150.

les généraliser. Si même on les généralisait, ils ne signifieraient pas encore que l'affectivité *primitive* soit sexuelle, mais qu'elle peut *assez tôt* (quand, exactement ?) subir des différentiations sexuelles, ou, disons mieux, entrer dans des « associations », dans des « constellations » psychiques à contenu sexuel. L'affectivité sexuelle reste en toute hypothèse une formation secondaire ; elle ne constitue pas la racine commune des autres modes d'affectivité : sa parenté avec eux est réelle, mais collatérale.

Cette conclusion modérée, que nous opposerions à la thèse centrale du freudisme, entraîne beaucoup de conséquences théoriques et pratiques, sur lesquelles il est impossible de nous étendre.

Que l'affectivité primitive, manifestée dans les réactions « hédoniques » du très jeune enfant, doive ou non être appelée « sexuelle », on pourrait encore reprocher à Freud d'en vouloir faire sortir, comme d'un germe, toutes les activités supérieures de l'homme, mêmes les plus hautement intellectuelles. Entre la *libido* hédonique et la recherche désintéressée du vrai, entre l'attrait du bien-être sensible et la tendance au sacrifice de soi, entre l'amour du plaisir et l'amour de l'idéal, la disproportion est évidente. Comment le *moins* serait-il cause adéquate du *plus*? Comment l'*esprit* germerait-il de la *matière ?* Les différents genres de sublimation de la *libido* initiale posent donc un problème causal assez grave, que Freud n'a point du tout résolu. Il ne dit pas quel surcroît de virtualité s'ajoute à la *libido* pour rendre possibles les sublimations. En appeler aux seules influences sociales, purement extrinsèques, serait bien insuffisant et ne ferait, d'ailleurs, que déplacer la difficulté. Malheureusement pour le crédit du freudisme, la solution de ce problème psychologique et métaphysique intéresse au premier chef l'éducateur et le moraliste, pour ne point parler du théologien.

3. Un mot encore, en terminant, sur l'investigation et le traitement psychanalytiques.

Sans aucun doute, même entre les mains d'un médecin

honnête, la psychanalyse, et surtout la psychanalyse freudienne, est un instrument dangereux,... comme peuvent l'être un bistouri ou une aiguille à injections. Elle expose à débrider intempestivement des abcès moraux, ou bien à inoculer, par suggestion inconsciente, dans une âme encore intacte, des « complexes » particulièrement virulents.

Au fond des névroses existe souvent — admettons le chiffre de 70 % que l'on a avancé sans preuves — un trouble de la sphère sexuelle : est-il toujours opportun de faire remonter cette fange à la surface? Et même, l'interrogatoire psychanalytique, inspiré par les préjugés sexualistes du médecin, ne va-t-il pas créer de toutes pièces, chez le malade, des « complexes » sexuels imaginaires — un peu comme Charcot créait, à son insu, les symptômes dramatiques de la grande névrose? Ne s'expose-t-on pas, du moins, à renforcer artificiellement des « complexes » préexistants, assoupis jusque là? Et tout ceci, avec quelles conséquences psychologiques et morales? Une psychanalyse un peu poussée s'accompagne de risques sérieux pour celui qui la subit.

Est-ce une raison pour proscrire cette méthode thérapeutique? Non (1); mais c'est une raison pour exiger des garanties proportionnées aux risques. Ces risques seront moindres, guère plus grands qu'en tout autre traitement psychothérapique, lorsque le médecin psychanalyste se contente d'employer les techniques générales de Freud, ou des procédés analogues, sans partager les vues sexualistes outrées de ce dernier. Avec des psychanalystes plus férus des théories sexualistes, le risque s'accroît, mais peut être compensé par la délicatesse personnelle du praticien, par son habitude de respecter scrupuleusement les convictions morales et religieuses de ses clients.

Bref, ne jetons pas l'anathème à la psychanalyse médi-

(1) Nous supposons, bien entendu, que le traitement, en lui-même, ne comporte aucune suggestion directe, ni aucune pratique, contraires à la morale.

cale — on peut en faire de très bonne ou, du moins, de parfaitement inoffensive. Toutefois, devant une méthode qui prête si facilement à abus, la plus élémentaire prudence commande de n'accorder jamais notre confiance sans avoir examiné de près, dans chaque cas, ce que couvre l'étiquette.

JOSEPH MARÉCHAL, S. J.